

LA SUITE DU BEST-SELLER INTERNATIONAL *PROMISE*



Pôle fiction

# INSOUMISE

ALLY CONDIE



**Pôle fiction**



Ally Condie

*Insoumise*

*Traduit de l'anglais (américain)  
par Vanessa Rubio-Barreau*

GALLIMARD JEUNESSE

Le poème *N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit*, cité en p.9 et 10, et l'extrait de *Poèmes en octobre*, cité en p.170, sont tirés du recueil *Vision et Prière et autres poèmes* de Dylan Thomas, traduction d'Alain Suied in *Poésies* © Éditions Gallimard, 1991, 2009.

Le poème *Le Passage de la barre*, cité en p.11, et son extrait, cité en p.16, 44 et 53, sont tirés du recueil *Voix d'Outre-Manche : cent poésies en langue anglaise* de Lord Alfred Tennyson, traduction de Michel Midan © Éditions L'Harmattan, 2002.

Les poèmes et extraits cités en p.310, 311, 345, 381 et 382, sont tirés du recueil *Poésies complètes* d'Emily Dickinson, traduction de Françoise Delphy © Éditions Flammarion, 2009.

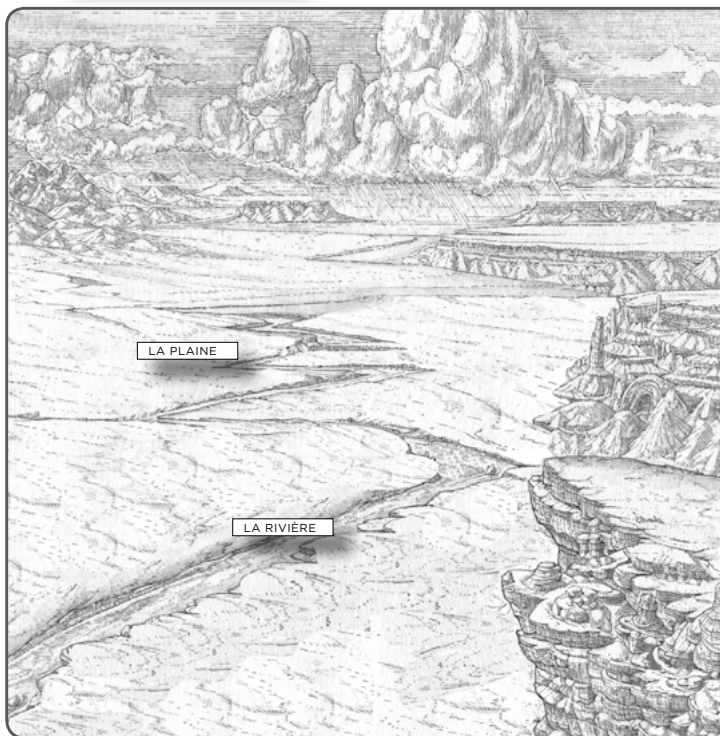
Titre original : *Crossed*  
Édition originale publiée aux États-Unis par Dutton Books,  
une filiale de Penguin Group (É.-U.) Inc.,  
375 Hudson Street, New York,  
New York, 10014, États-Unis.  
Tous droits réservés.

© Allyson Braithwaite Condie, 2011, pour le texte.  
© Gallimard Jeunesse, 2012, pour la traduction française.  
© Gallimard Jeunesse, 2015, pour la présente édition.

*Pour Ian, qui a levé les yeux et  
entamé l'ascension*



VERS LA SOCIÉTÉ



VERS LE SOULÈVEMENT





PROVINCES  
LOINTAINES

LE LABYRINTHE

EN DEHORS DE LA SOCIÉTÉ



***N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit***  
Dylan Thomas<sup>1</sup>

*N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit,  
Le vieil âge devrait brûler et s'emporter à la chute  
du jour ;  
Rager, s'enrager contre la mort de la lumière.*

*Bien que les hommes sages à leur fin sachent que  
l'obscur est mérité,  
Parce que leurs paroles n'ont fourché nul éclair ils  
N'entrent pas sans violence dans cette bonne nuit.*

*Les hommes bons, passée la dernière vague, criant  
combien clairs  
Leurs actes frêles auraient pu danser en une verte  
baie  
Ragent, s'enragent contre la mort de la lumière.*

*Les hommes violents qui prirent et chantèrent le  
soleil en plein vol,  
Et apprennent, trop tard, qu'ils l'ont affligé dans  
sa course,  
N'entrent pas sans violence dans cette bonne nuit.*

---

1. *Vision et Prière et autres poèmes*, traduction d'Alain Suied, in *Poésies*, Éditions Gallimard, 1991, 2009.

*Les hommes graves, près de mourir, qui voient de  
vue aveuglante  
Que leurs yeux aveugles pourraient briller comme  
météores et s'égayer,  
Ragent, s'enragent contre la mort de la lumière.*

*Et toi, mon père, ici sur la triste élévation  
Maudis, bénis-moi à présent avec tes larmes vio-  
lentes, je t'en prie.  
N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit.  
Rage, enrage contre la mort de la lumière.*

## Le Passage de la barre<sup>1</sup>

*Le couchant et l'étoile du soir,  
Et un appel clair pour moi !  
Et puisse-t-il ne pas y avoir un gémissement de la  
barre  
Quand j'appareillerai,*

*Mais une de ces marées qui, bien qu'en mouvement,  
semblent endormies,  
Trop grosses pour le bruit et l'écume,  
Quand ce qui est sorti de la mer infinie  
Regagne sa demeure.*

*Crépuscule et cloche du soir,  
Et après cela, l'obscurité !  
Et puisse-t-il ne pas y avoir de tristesse dans l'adieu  
Quand j'embarquerai ;*

*Car même si, au-delà des frontières du Temps et  
de l'Espace,  
Le flot m'emporte bien loin,  
J'espère voir mon Pilote face à face  
Quand j'aurai franchi la barre.*

Lord Alfred Tennyson

---

1. Lord Alfred Tennyson, *Crossing the Bar*, tiré de *Voix d'Outre-Manche : cent poésies en langue anglaise*, de Sidney à Causley, traduction de Michel Midan, Éditions L'Harmattan, 2002.



## 1 KY

*Je suis debout au milieu d'une rivière. L'eau est bleue. Bleu foncé. Reflet du ciel nocturne.*

Je ne bouge pas. Mais l'eau, oui. Elle me pousse, elle chante en se faufilant entre les herbes du rivage.

– Sors de là, ordonne l'Officier en dirigeant sa torche vers moi.

J'argumente, comme si je n'avais pas compris :

– Mais vous avez dit de plonger le corps dans l'eau.

– Je n'ai pas dit que tu devais y aller aussi, réplique-t-il. Laisse-le, maintenant, sors de là. Et ôte-lui sa veste. Il n'en a plus besoin.

Je jette un regard à Vick qui m'a aidé à porter le cadavre. Il n'est pas entré dans l'eau. Il n'est pas du coin, mais dans le camp, tout le monde a entendu dire que les rivières des Provinces lointaines étaient contaminées.

Je tente de le rassurer en murmurant :

– C'est bon.

Officiers et Officiels entretiennent la rumeur : si on a peur des rivières – de celle-ci et de toutes les autres –, personne n'osera boire leur eau ou tenter de les traverser.

Tandis que Vick hésite, je demande à l'Officier :  
– On ne prélève pas ses tissus ?

L'eau glacée m'arrive aux genoux. La tête du garçon roule en arrière. Ses yeux ouverts fixent le ciel. Il est mort, il ne voit rien. Mais moi, oui.

Je vois trop de choses. Depuis toujours. Mots et images forment d'étranges associations dans ma tête. Je suis attentif aux moindres détails de ce qui m'entoure. Comme en ce moment. Vick n'est pas un lâche, mais le masque de la peur fige son visage. Les bras du mort pendent mollement, le bout de ses manches est effiloché et les franges trempent dans l'eau. À la demande de l'Officier, nous lui avons déjà ôté ses chaussures. Ses chevilles fines et ses pieds nus, si blancs, luisent entre les mains de Vick tandis qu'il s'approche du bord. Tenant les bottines par les lacets, l'Officier les balance à bout de bras, comme un pendule. De son autre main, il me braque le faisceau rond de sa torche dans les yeux.

Je lui lance la veste. Il est obligé de laisser tomber les chaussures pour l'attraper. Puis je me tourne vers Vick.

– Tu peux le lâcher. Il n'est pas lourd, je m'en occupe.

Mais Vick entre dans l'eau, immergeant les jambes du cadavre. Ses vêtements noirs sont trempés.

– Tu parles d'un Banquet final, remarque Vick, refrénant mal sa fureur. Ne me dis pas qu'il avait choisi la pâtée infecte qu'on a mangée hier soir ! Sinon, il mérite la mort.

Il y a si longtemps que je ne m'autorise plus à exprimer ma colère que j'ai presque oublié ce que



ça fait. Quand elle me monte dans la gorge, je la ravale, elle me laisse un goût métallique et amer, comme du papier d'aluminium. Ce garçon est mort par la faute des Officiers. Ils ne lui ont pas donné assez à boire, et il est mort prématurément.

Maintenant, il faut qu'on cache le corps, parce qu'on n'est pas censés mourir dans ce camp de transit. On doit attendre qu'ils nous envoient en mission dans des villages où l'Ennemi se charge de notre cas. Parfois, il y a des ratés.

La Société tient à ce qu'on craigne la mort. Moi, je n'ai pas peur. J'aimerais seulement mourir comme il faut.

– Normal, c'est une Aberration, réplique l'Officier, agacé. Vous le savez bien. Pas de Banquet final, pas de prélèvement. Allez, lâchez-le et sortez de là.

*Normal, c'est une Aberration.*

En baissant les yeux, je constate que l'eau est devenue noire, comme le ciel. Je n'ai pas envie de le lâcher.

Les citoyens ont droit à un banquet. Ils choisissent le menu de leur dernier repas. On est attentif à leurs derniers mots. On conserve un échantillon de leurs tissus pour leur donner une chance d'accéder à l'immortalité.

Je ne peux rien faire pour le repas, ni pour le prélèvement, mais je peux prononcer quelques mots qui tournent en rond dans ma tête. Je murmure donc ce qui me semble adapté aux circonstances. La mort. La rivière.

*Car même si, au-delà des frontières du Temps et de l'Espace,*

*Le flot m'emporte bien loin,  
J'espère voir mon Pilote face à face  
Quand j'aurai franchi la barre.*

Vick me regarde, surpris.

– Lâche-le, dis-je.

Et, d'un même mouvement, nous le laissons  
s'enfoncer dans l'eau.

## 2 *Cassia*

La terre s'est incrustée sous mes ongles. Mes mains rougissent sous l'eau chaude du lavabo, ça me rappelle Ky. Quand il travaillait au Centre de préparation nutritionnelle.

Forcément, tout me fait penser à lui.

Avec un bout de savon de la couleur de ce mois de novembre, je frotte une dernière fois mes doigts. En fait, j'aime bien la terre. Elle s'insinue dans les moindres plis de ma peau, dessinant une carte dans la paume de ma main. Parfois, la fatigue aidant, je m'imagine que cette carte pourrait me mener à Ky.

Ky est parti.

Tout ça – le camp de travail au milieu de nulle part, les mains sales, les courbatures, l'épuisement –, c'est parce qu'il est parti et que je veux le retrouver. Cette absence, je la ressens si fort que c'est devenu une présence. Un tel manque que, s'il disparaissait, je me retournerais, surprise, pour constater que la pièce est vide, alors qu'avant j'avais au moins quelque chose, pour remplacer Ky.

Dehors, il fait noir. C'est la dernière nuit que nous passons dans ce bungalow avant notre

transfert. Et après la prochaine mission, je serai affectée à mon poste de travail définitif. Un vrai poste dans un Centre de classement à Central, la plus grande ville de la Société. Fini de creuser dans la terre. Ces trois derniers mois, ma mission de travail temporaire m'a conduite dans différents camps, mais toujours dans la Province de Tana, ce qui ne m'a pas rapprochée de Ky.

Si je veux fuir pour partir à sa recherche, il faut que je me décide rapidement.

Indie, l'une des filles de mon bungalow, passe devant moi pour accéder au lavabo, dans le coin.

– Tu nous as laissé un peu d'eau chaude, j'espère.

– Oui...

Elle marmonne quelque chose entre ses dents en ouvrant le robinet avant de prendre le savon. Deux ou trois filles font la queue derrière elle. Les autres sont assises au bord de leurs lits superposés, l'air impatient.

C'est le jour des messages.

Je détache avec précaution la pochette passée à ma ceinture. Nous en avons chacune une dont nous ne devons jamais nous séparer. La mienne est pleine de messages. Comme les autres, je les conserve jusqu'à ce qu'ils deviennent illisibles. Le papier est aussi fin que les pétales de néorose que Xander m'a donnés juste avant mon départ et que j'ai également gardés.

En attendant, j'examine mes anciens messages. Les autres font pareil.

Le bord des feuilles jaunit et, ensuite, elles se décomposent rapidement. On doit consommer les mots sur-le-champ, puis oublier. Dans son dernier